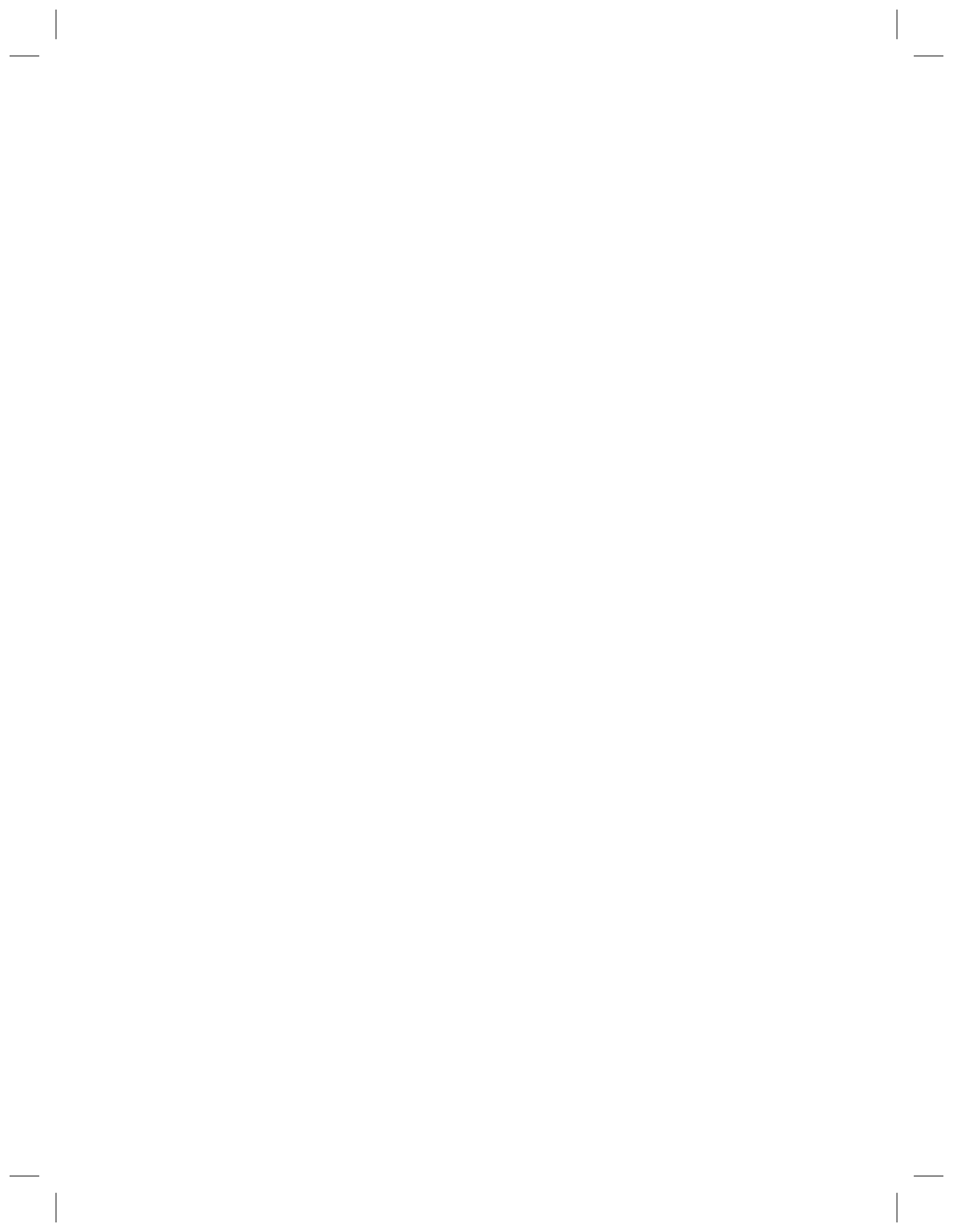


**Chants d'amour pour Joannes**  
**(1915-1917)**



I

Cocon de Fantaisies  
Couvant la valeur  
Cupidon Cochon  
Fouillant l'ordure érotique  
« Il était une fois »  
Arrache la mauvaise herbe  
À la blanche tête d'étoile  
Greffée dans la membrane-muqueuse

J'aimerais un œil dans un feu de Bengale  
L'éternité dans une fusée  
Des constellations dans un océan  
Dont les rivières ne coulent pas plus fraîches  
Qu'un filet de salive

Il est des endroits suspects

Je dois vivre dans ma lanterne  
Arrangeant sa flamme subliminale  
Virginale sous les soufflets  
De l'expérience  
Verre coloré

## II

Le sac-peau

Au sein duquel une dualité licencieuse  
Empaquetait  
Tous les accomplissements  
De mes impulsions infructueuses  
Un peu de la silhouette d'un homme  
À la banale vulgarité de simple observant  
Un peu plus d'une mécanique d'horloge  
Se déroulant à l'encontre du temps  
Auquel je ne suis pas accordée  
    Mes doigts sont engourdis  
De tourmenter ta chevelure  
Paillasson de Dieu  
    Au seuil de ton esprit

## III

Nous aurions pu nous unir  
Cloués au lit par le monopole du moment  
Ou l'un l'autre nous violer la chair  
À la table de communion profane  
Lorsque le vin se répand sur les lèvres aux souffles  
mêlés

Nous aurions pu donner naissance à un papillon  
Aux ailes imprimés du sang  
des nouvelles quotidiennes

#### IV

Un jour sur la mezzanine  
La voûte du plafond étoilé  
Abrita une famille inimaginable  
Semblable à des avortons d'oiseaux  
À la gorge humaine  
Aux yeux de Sagesse  
Revêtant des robes rouges d'abat-jour  
Et des cheveux de laine

L'un portait un bébé  
Dans un porte-enfant capitonné  
Attaché par un ruban de taffetas  
À ses ailes d'oie

Mais pour ces seules ombres abominables  
J'aurais voulu vivre  
Au milieu de leur ameublement effrayant  
Afin de leur apprendre à me livrer leurs secrets  
Avant que je ne les devine  
— Chassant la nichée d'un coup de balai

#### V

Minuit dépeuple la rue  
Je ne sais par quel chemin rentrer  
    À gauche un garçon  
— L'une de ses ailes lavée par la pluie  
L'autre à jamais sale —

Tirant les sonnettes pour se rappeler  
À ceux-là qui sont bien au chaud  
    À droite un ascète auréolé  
    Se faufilant par les maisons  
Sonde les blessures des âmes  
— Le pauvre ne peut se laver à l'eau chaude —  
Et je ne sais quel chemin prendre  
Puisque par toi-même tu es rentré — le premier

## VI

Je connais intimement le Tireur de Sonnettes  
Et s'il n'y avait ces gens  
Que tu surveilles d'un œil  
Tu pourrais me regarder en face  
Et le Temps me serait rendu

## VII

De l'écume de la rue blanche  
Le vent empaille mes poumons et mes narines  
Oiseaux ragaillardis  
Qui prolongent le vol au sein de la nuit  
Et n'arrivent jamais — — —

## VIII

Je suis l'entrepôt jaloux des bouts de chandelle  
Qui éclairèrent ton étude adolescente

Derrière les yeux de Dieu  
Doivent briller  
D'autres lumières

## IX

Quand sur l'Amour  
Nous soulevions nos paupières  
Un cosmos  
De voix colorées  
De miel rieur  
De spermatozoïdes  
Au cœur du Néant  
Dans le lait de la Lune

## X

Jeu de volant et de raquettes  
Un petit amour rose  
Et les plumes s'éparpillent

## XI

Très cher à ta grâce  
Notre Univers  
N'est qu'un  
Oignon incolore  
Que tu épluches  
Gain après gain  
Gardant  
Une odeur décourageante  
Sur tes mains irritées

## XII

Les voix se brisent aux confins de la passion  
Désir Suspicion Homme Femme  
Se résolvent en l'humide carnage

La chair de la chair  
Éprouve l'indissociable délice  
À force de baisers Tâchant de le saisir

Il est vrai  
Que je t'ai élu  
Pur en une absolue cristallisation  
De tout la cohue de la foule  
M'a appris à vivre le partage de plein gré

Ou bien n'es-tu  
Que l'autre moitié



Nécessaire à l'ego  
Fouettant l'orgueil avec la compassion  
Au son frivole de la dissonance  
Au grondement du souffle hors d'haleine

### XIII

Approche     J'ai quelque chose  
À te dire     que je ne puis dire  
Quelque chose prenant forme  
Quelque chose au nom inédit  
Une nouvelle dimension  
Une nouvelle jouissance  
Une nouvelle illusion

Cela est ambiant                     Et dans tes yeux  
Quelque chose brillant             Quelque chose pour toi seul  
   Quelque chose que je ne dois pas voir

Cela est dans mes oreilles     Quelque chose de l'écho  
Quelque chose que tu ne dois pas entendre  
   Quelque chose pour moi seule

Accordons-nous d'être vraiment jaloux  
Vraiment suspicieux  
Vraiment traditionnels  
Vraiment cruels  
Ou bien alors mettrons-nous un terme  
    à la cohue des aspirations  
Retournerons-nous à nos egos intacts

Si deux ou trois fusionnent  
Ils deviennent divins

— — —

Oh tu as raison  
Reste loin de moi           Écarte-moi je t'en prie  
Ne me laisse pas te comprendre    Ne me satisfais point  
Ou bien devons-nous nous perdre ensemble  
Dépersonnalisés  
Identiques  
Au sein du terrifiant Nirvana  
Moi toi — toi — moi

#### XIV

Aujourd'hui  
Que je te suis  
L'éternelle    passante    apparente    insaisissable  
J'apporte la virginité naissante de  
— Moi-Même    pour l'instant

Non l'amour    ni l'autre chose  
Seulement l'impact des corps illuminés  
Expédiant les étincelles de chacun  
Au chaos

## XV

Rarement Cherchant l'Amour  
La fantaisie nous présente tels des dieux  
Deux ou trois hommes d'apparence humaine

Mais toi seul  
Surhumain au premier abord  
Il m'a fallu être prise par le faible tourbillon  
De ton humanité bavarde  
Pour t'aimer davantage

## XVI

Nous aurions pu vivre ensemble  
Dans les lueurs de l'Arno  
Partant dérober la pomme sous la mer  
Ou jouer  
À cache-cache dans l'amour les toiles d'araignées  
Et la berceuse d'une fanfare

Et parler jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de langues  
Pour parler  
Et n'avoir jamais rien connu de meilleur

## XVII

Peu m'importe  
De savoir vers où marchent les jambes des meubles

Ou ce qui se dissimule dans les ombres qu'elles foulent  
Ou ce qui m'observerait  
Si les volets n'étaient point clos

Le rouge      une chaude couleur sur le champ de bataille  
Lourde à mes genoux telle une courtepointe  
Un deux trois j'irai dans les bois  
Compte j'ai compté      les franges de la tenture  
Jusqu'à l'instant où les deux glands se heurtèrent l'un l'autre  
Faisant s'évanouir dans un vide circulaire  
L'espace carré de la chambre  
Se dilatant au rythme de mon souffle

## XVIII

De l'intervalle  
D'une colline à l'autre  
De l'écart  
D'une étoile à l'autre  
L'émergence  
Immobile  
De la nuit

## XIX

Rien de plus tenace  
Que la calme fidélité  
D'une note Q H U  
Clairement sculptée

Source du souffle  
Espace  
À l'odeur de pollen

Parole lactée  
De l'étanchement  
À boire  
À travers les doigts  
Eau filante  
Les fanes croissent

Orientant l'égarement  
Des lucioles  
Quadrilles aériens  
Rebondissant  
Par leur heurt mutuel  
Se rejoignant à nouveau  
Dans les intermittentes pulsations  
De lumière

Toi-même  
En ce temps  
Avait quelque chose  
De la lueur-verte d'un ver-luisant

— — —  
Quoique déjà lentement mouillé  
D'obscurité  
Par la pluie

## XX

Laissons la Joie d'une aile consolatrice  
Voleter vers qui s'y intéresse

## XXI

J'emmagasine des nuits contre toi  
Peuplées de lourds cauchemars de fleurs closes

— — —

Des piles de midis  
Enroulées au noyau  
Solitaire du  
Soleil

## XXII

La verdure pousse  
Salades  
Pour la cérébrale  
Renaissance du fourrageur  
Sur les ventres mamelonnés  
Des montagnes  
Roulant dans le soleil  
Et les fleurs en bouillie  
Déferlent  
Sous mes chaussures folles

En chemin sans toi  
J'avance  
Sans grâce  
Comme au hasard vont les choses

### XXIII

Les éclats de rire comme solution  
Les étoiles fixes au fond des yeux  
Les dons irrémédiables  
Des abandons pubères  
Se putréfient  
Sous le cycle lunaire  
Se décolorent  
Jusqu'au blanc pur  
De l'atroce douleur

### XXIV

Ma vocation de procréatrice  
S'est tarie  
En de maladives  
Larmes  
Brefs plaisirs éclairs de lucidité  
Fervents mensonges  
Ruinés par l'amertume haineuse  
De ton sourire en coin

## XXV

Lapant l'Arno  
La petite langue  
Rosée de l'Aube  
S'immisce entre nos cils

— — —

Nous jouons avec elle  
Tournons autour  
De plus en plus vite  
Et nous changeons en manèges mécaniques

Jusqu'à ce que du soleil  
La lumière décline  
Dissolvant certains d'entre nous  
Les enterrant en l'abysse  
De chaleur  
La passion s'est ennuyée

Peu d'entre nous  
Atteignent l'altitude des plaines tranquilles  
Coupant l'herbe sous nos pieds  
Avec la lame des yeux

## XXVI

Effeillant les petites pruderies  
De nos yeux cillés



Nous nous lovons auprès  
De la Nature  
— — — cette pornographe irritée

## XXVII

Noyau Néant  
Concept inconcevable  
Repos comateux  
Les mains des races  
Se détachent  
D'un plastique immodifiable

Les contentements  
De notre éphémère conjonction  
À distance de l'Excès  
S'évident à l'approche du — — —

NÉANT

Il y eut un homme et une femme  
En marche  
Tandis que l'Insoluble  
Négociait avec nos morts quotidiennes  
Impossibles yeux

## XXVIII

Les pas ne cessent de monter  
Ils sont blancs  
Et le premier pas sera le dernier blanc

À jamais  
Colorées les conclusions  
Fondent à la blancheur  
Synthétique  
De mon  
Apparition  
Et je suis brûlée à blanc  
Dans l'abstinence  
Climatérique de ton soleil  
Et les vœux et les mots tout de blanc  
Se déversent  
Dans le blanc monotone

Illimité où rien n'est à voir  
Exceptée une blanche tenture  
Essuyant la sueur inflorescente  
— Vapeur qui s'exhale du vivant —  
De ton  
Corps étiole  
Et l'aube blanche  
De ton Jour Neuf  
Sur moi se referme

Impensable ce blanc là-bas —  
— — — Est la fumée de ta maison

## XXIX

Évolution réprobation de  
L'égalité sexuelle

Charmant malentendu  
Ressemblance

Sélection contre nature  
Engendrant de ces fils de ces filles  
Qui se refuseront l'un à l'autre  
Cryptonymes indéchiffrables  
Sous la lune

Prête-leur un peu du son claironnant du cuivre  
Pour les cris caressants  
Ou les hoquets homophoniques  
Transpose le rire  
Laisse-les croire que les larmes  
Sont perce-neige ou mélasse  
Ou n'importe quoi d'autre  
Tout sauf les humaines déficiences  
Qui supplient les vertèbres dorsales

Fais que la rencontre soit un départ  
Pour les antipodes  
Et la Forme un flou  
N'importe quoi d'autre  
Mais séduis-les  
Au point que l'un  
De l'autre  
Soit l'unique satisfaction

Laisse leur anonymat  
Mutuel se confronter  
En un orgasme sismique

Afin qu'au-delà  
La différence leur apparaisse  
Bien mieux que la contemplation  
De l'ego aliéné  
Par sa propre grimace

**XXX**

Dans un plagiat prénatal  
Les bouffons fœtaux  
Ont appris les tours  
— — —

De la pantomime archétypique  
Qui orchestre les émotions  
De l'ivresse céleste  
— — —

Aux yeux aveugles de  
La Nature qui nous observe  
Et presque toute la Nature est verte  
— — —

Quelle garantie  
Sommes-nous pour la protoforme  
Lorsque nous tâtonnons à la recherche  
De notre mémoire de notre éthique  
— — —

## Table du temps

Mina Gertrude Lowy naît le 27 décembre 1882, à Londres, de l'union de Sigmund Lowy, tailleur de son état, et de Julia Bryan. Au cours de sa scolarité, elle manifeste d'évidentes dispositions pour le dessin et l'étude de poèmes — encouragées par son père, fustigées par sa mère.

En 1899, à dix-sept ans, elle quitte l'Angleterre pour étudier l'art à la Kunstlerinnen Verein de Munich, sous la conduite d'Angelo Jank. Retour à Londres en 1901 pour une école d'art où elle rencontre Stephen Haweis. Elle montre la série *Angel and Moon* dans plusieurs expositions de travaux d'étudiants.

De 1903 à 1906, elle s'installe à Paris au 16, rue Edgar Quinet, épouse Stephen Haweis et choisit le nom de Loy. Naissance d'une première fille, Oda, en mai 1904 : elle ne vivra qu'un an. Elle déménage au 17, rue Campagne-Première. Au salon de Gertrude et Leo Stein, elle croise Apollinaire, Picasso, Rousseau. Est élue membre du Salon d'Automne, manifestation même de l'art moderne : ses peintures sont repérées par la *Gazette des Beaux-Arts*.

De 1906 à 1916, elle vit à Florence au 54, Costa San Giorgio. Période sombre marquée par des problèmes de santé, une certaine neurasthénie, une mésentente croissante avec Stephen Haweis et une double maternité qu'elle n'est pas vraiment prête à

affronter (Joella en 1907 et Giles en 1909). Néanmoins, le futurisme la passionne et elle fréquente les Salons artistiques de Muriel et Paul Draper, puis de Mabel Dodge où se retrouvent les artistes expatriés : Gordon Graig, La Duse, Carl Van Vechten (qui devient son agent littéraire) et reçoit dans son atelier les Futuristes Marinetti, Papini, Carrà. Stephen Haweis s'envole pour les îles Fidji. En 1913, elle expose à Londres, et à Rome en 1914 pour la Première exposition internationale d'Art Futuriste. Deux poèmes paraissent dans *Camera Work*. Le 3 août 1914, déclaration de la Guerre. La communauté anglo-américaine s'éparpille. Mina Loy s'engage comme infirmière à l'hôpital et rompt avec le futurisme à ses yeux trop guerrier. Elle songe de plus en plus à rejoindre New York où ses œuvres et poèmes sont appréciés et commentés. Départ le 15 octobre 1915 : elle confie ses enfants à une nurse. Très vite, elle rencontre, entre autres, William Carlos Williams, Marianne Moore, Marcel Duchamp, Man Ray, Gabrielle et Francis Picabia...

De 1917 à 1922, période d'itinérance. Le 17 février 1917, le *New York Evening Sun* la désigne comme le prototype de la « femme moderne ». Dans son atelier du 150 W. 57 St., elle travaille à la création d'abat-jours, de vêtements et la revue *Others* publie *Love Songs*. Arthur Cravan débarque à New York au mois d'avril : c'est la rencontre fatale. En octobre, le divorce d'avec Haweis est officiel. En décembre, Cravan ouvre une école de boxe à Mexico et enjoint Mina Loy à le retrouver. Ils s'y marient dès janvier 1918. Enceinte, et sans argent, l'école de boxe ayant fermé, elle décide de revenir en Europe à partir de Buenos Aires, Cravan devant la rejoindre. Il disparaîtra à jamais,

dans la baie de Mexico. Hiver londonien en 1919, naissance de Fabienne le 5 avril. Mina Loy rend visite à la mère de Cravan à Lausanne avant de retrouver Florence au printemps. En mars 1920, New York à nouveau sans ses trois enfants : Cravan serait peut-être vivant. Elle fait la connaissance de Robert Mac Almon et se lie, parmi la faune du Greenwich Village, à Djuna Barnes qu'elle reverra à Paris. Des poèmes paraissent dans *Contact*, revue éditée par William Carlos Williams. En 1921, lors d'une halte à Paris avant de rejoindre Florence, elle rencontre James Joyce. Au printemps 1922, elle quitte Florence avec ses deux enfants (Giles ayant été « kidnappé » par Haweis parti aux Bahamas). Escale à Vienne où elle rencontre Freud qu'elle portraiture. Elle voyage jusqu'à Paris en compagnie de Peggy Guggenheim et de Laurence Vail. Son portrait de Joyce paraît dans *Vanity Fair*.

De 1923 à 1930, Paris. Elle habite 15, rue Campagne-Première et son atelier est au 21, avenue du Maine. Elle poursuit son activité de création de lampes et d'abat-jour, non sans un certain succès commercial. Alternant entre retrait et mondanité, elle fréquente régulièrement les Salons de Gertrude Stein et Natalie Barney et participe à divers événements : lecture de Joyce, soirées de bienvenue d'Harriet Monroe, d'adieu de William Carlos Williams et au fil de la vie parisienne rencontre Sylvia Beach, Kay Boyle, André Breton (pour qui elle demeure la légendaire épouse d'Arthur Cravan), Colette, Jean Cocteau, Robert et Sonia Delaunay, Hilda Doolittle, André Gide, Rémy de Gourmont, Eugène Jolas, Adrienne Monnier, Kiki de Montparnasse, Erik Satie, Tristan Tzara, Paul Valéry. Elle se résout peu à peu à admettre la disparition de Cravan et trouve une certaine

consolation dans la « Christian science ». En 1923, elle publie une partie d'*Anglo-Mongrels and the Rose* dans la *Little Review* et la Contact Publishing Company édite le *Baedeker lunaire*. Peggy Guggenheim et Laurence Vail la soutiennent financièrement pour qu'elle puisse délaissier son activité commerciale au profit de l'écriture et organisent en 1925 plusieurs expositions (intitulées *Jaded Blossoms*) de ses travaux plastiques aux États-Unis. Elle achève *Anglo-Mongrels* dont la dernière version occupe 57 pages de la *Contact Collection of Contemporary Verse* éditée par Robert Mac Almon. En 1926, elle ouvre une boutique au 52, rue du Colisée. Des éditeurs la sollicitent pour la publication de poèmes : elle ne répond pas. En 1927, sa fille Joella épouse le galeriste Julian Levy et quitte Paris pour New York. Le 6 mai, lecture mémorable de ses œuvres dans le Salon de Natalie Barney. Elle achète un appartement au 9, rue Saint-Romain dans le même immeuble que Djuna Barnes. Autre lecture mémorable dans le Salon de Gertrude Stein en 1929. Ne pouvant plus assumer seule son activité commerciale, elle ferme définitivement boutique en 1930. Djuna Barnes quitte Paris pour New York et devient son « agent littéraire ».

De 1931 à 1936, Paris toujours. Julian Levy ouvre une galerie à New York, rend visite à Mina Loy et lui propose d'être son agent artistique auprès d'artistes européens et américains résidant à Paris. Elle s'occupera ainsi à plein temps de Cartier-Bresson, De Chirico, Dali, Ernst, Gris, Giacometti, Gorky, Magritte. Une profonde amitié la lie au peintre Richard Oelze et lui inspire son roman *Insel*. Parution de seulement deux poèmes. En janvier 1933, le Wadsworth Athenaeum de Hartford (Connecticut) expose les *Portraits* de Mina Loy tandis qu'à New York en février la Julien Levy Gallery, sur Madison Avenue, accueille ses peintures.



De 1936 à 1953, années de retrait progressif. Elle quitte définitivement Paris pour New York, où elle vivra dans les quartiers pauvres du Lower Manhattan et du Bowery. Les témoignages sur sa vie d'alors se raréfient tout autant que les relations avec ses amis d'autrefois. Elle semble portée par une quête de transfiguration, révélant une vision christique des clochards au milieu desquels elle évolue. Elle travaille cependant à des assemblages d'art brut et peaufine ses écrits parisiens. Vive amitié avec Joseph Cornell. De 1937 à 1939, elle achève les séries de peintures intitulées *Drift of Chaos* et *Styx*. Entre 1940 et 1945, elle revoit de temps en temps ses « vieux amis », Djuna Barnes, Marcel Duchamp, Mac Almon, Man Ray mais beaucoup s'interrogent : où est-elle ? Kenneth Rexroth lui rend un hommage critique dans *Circle* (1944) tandis qu'un volume de *Selected Poems* est en préparation. Quatre poèmes paraissent dans la revue *Accent* mais Random House refuse les *Selected Poems*. En 1949, elle s'installe dans le cœur même du Bowery au 5, Stanton Street. *Hot Cross Bum* est publié dans *New Directions* en 1950.

De 1953 à 1966, Aspen (Colorado). Ses deux filles, Joella et Fabienne, vivant là, Mina Loy leur rend visite puis décide de s'y installer, quittant Manhattan sans regret en dépit de son attachement. Marcel Duchamp décide d'organiser à la Bodley Gallery une exposition célébrant les œuvres de cette « génération » de l'avant-garde. Très attendue, Mina Loy ne viendra pas. Elle semble pourtant mener une vie assez heureuse, considérée par l'entourage comme une célébrité ou une excentrique. Elle travaille à des collages et des « constructions ». En 1957, Jonathan Williams souhaite la publier : *Lunar Baedeker & Time-Tables* paraît chez Jargon. Soirée pour fêter l'événement

à la Martha Jackson Gallery de New York. En 1959, la Bodley Gallery expose ses *Constructions*. Au vernissage se retrouvent entre autres Djuna Barnes, Kay Boyle, Marcel Duchamp, Max Ernst, Peggy Guggenheim. Sept poèmes paraissent dans *Between Worlds* de 1961 et Samuel French Morse publie « The Rediscovery of Mina Loy and the Avant-Garde » dans le *Wisconsin Studies in Contemporary Literature*. En 1966, Paul Blackburn et Robert Vas Dias réalisent un entretien enregistré, seul témoignage de sa voix.

25 septembre 1966, Mina Loy s'éteint.

À lire :

*Becoming modern, The life of Mina Loy*  
(biographie) de Carolyn Burke,  
Farrar, Strauss & Giroux, 1996.

*Mina Loy, Woman and Poet*  
(essais) sous la direction de Macera Shreiber et Keith Tuna,  
The National Poetry Foundation, 1998.

## Table

9	1914-1925
35	Chants d'amour pour Joannes
57	Satires
111	Les anglo-métis et la rose
192	1930-1950
249	Poèmes inédits
295	<i>Love song to Mina Loy</i> par Olivier Apert
311	Table du temps